

Plénière

- > **Silvia Pérez-Vitoria** (La Ligne d'Horizon, France) – **Introduction**
- > **Serge Latouche** (La Ligne d'Horizon, France) – **Le développement n'est pas un remède, c'est le problème**
- > **Gilbert Rist** (IUED, Genève) – **Sortir du développement**
- > **Lakshman Yapa** (Sri-Lanka, Etats-Unis) – **Déconstruire le développement**
- > **Michael Singleton** (anthropologue, Belgique) – **Le « Post-it » ou l'Après de l'Après**

> Introduction

Silvia Pérez-Vitoria

Je vous présente les intervenants : Gilbert Rist, qui est professeur à l'IUD de Genève, Serge Latouche co-président de La Ligne d'Horizon et qui a je ne sais combien d'autres casquettes que je lui laisserai le soin de mentionner, Lakshman Yapa qui est professeur au département de géographie du Penn state University aux Etats-unis et enfin Michael Singleton qui est professeur d'anthropologie à l'université de Louvain la neuve. Avant de leur passer la parole, je voudrais vous expliquer comment vont s'articuler ces deux journées et demi de colloque. Nous allons passer un petit film qui a été fait à Porto Alegre, c'est une copie de travail dont le son n'est pas très bon car comme vous le savez cela s'est terminé il n'y a pas très longtemps et nous avons dû faire le montage très très vite. est allée à Porto Alegre organiser deux ateliers sur la critique du développement et aussi écouter ce qui se disait sur le développement. Le film dure 18 minutes et vous montre la manière dont cela s'est passé, pour nous en tout cas, là-bas. Ensuite je donnerais la parole aux quatre orateurs. Cet après-midi commenceront les ateliers, douze sur quatre demi-journées, avec pause café Max Havelaar. Et à midi aujourd'hui et demain, il y aura projection de films vidéos que nous avons sélectionné par rapport à la problématique de ce colloque. Le premier film s'appelle « L'île aux fleurs », c'est un film brésilien

qui dans une vision assez radicale et en même temps poétique fait une description de notre système, il est assez extraordinaire; le second film s'appelle « La semence du progrès », il a été fait en 1983 et dénonce l'agro-industrie américaine à partir des idées du livre de François Partant « La fin du développement ». Ensuite « La romance de la terre et de l'eau », par un réalisateur français qui raconte les itinéraires, les témoignages des paysans sans terre du Brésil, c'est un film qui a un contenu politique mais qui n'est pas écrit sous la forme d'un film politique. Demain deux autres films : « La vie contaminée », qu'un des intervenants, Frédéric Lemarchand, nous a apporté, qui explique la situation des populations qui se trouvent à proximité de Tchernobyl et fait le point sur ce que veut dire une catastrophe pour les populations et enfin « Specter of hopes », apporté par John Berger, qui est un dialogue entre Sebastao Salgado et John Berger sur les images du livre de John Berger "Migration" que je vous recommande particulièrement, c'est un beau film très émouvant, le seul problème c'est qu'il n'existe qu'en version anglaise.

Demain se tiendra une réunion pour essayer de réfléchir aux suites de ce colloque et éventuellement constituer un réseau sur l'après développement, dimanche matin il y aura une table ronde sur le bilan du colloque et les perspectives qu'il ouvre.

Avant de passer la parole aux orateurs de ce matin je voudrais dire quelques mots d'introduction, en particulier citer

un certain nombre d'absents de ce colloque dont la pensée va nous suivre pendant ces jours. Un des premiers c'est Pierre Thuillier, qui est mort il y a quelques années. En 1997 il avait participé au précédent colloque que nous avons organisé qui s'appelait "Sortir de l'imposture économique" et dans lequel il avait dit une phrase que je voudrais vous citer parce que je pense qu'elle peut aussi très bien introduire nos travaux.

"C'est à partir du XII^e XIII^e siècle dans une Europe en pleine mutation urbaine que les marchands ont pris le pouvoir sans qu'au départ il y ait eu complot, un projet délibéré. Puis petit à petit en Occident et c'est là si l'on peut dire le miracle occidental, le marchand a pris possession de tous les secteurs de la vie politique, culturelle et tout cela a mis des siècles à se consolider. Si j'insiste là-dessus c'est que nous avons derrière nous tout un passé de pratiques, d'habitudes qui petit à petit ont engendré des théories, des enseignements. Mais ce qu'il y a derrière c'est une sorte de phénomène qui est quasiment comparable à certains phénomènes géologiques, à certaines évolutions biologiques, quelque chose d'inconscient et de très profond, d'où la difficulté de la tâche. On a là une sorte de bloc historique et grâce à cette longue habitude consolidée pendant des siècles beaucoup de gens en viennent aujourd'hui très spontanément avec sincérité à considérer que le système est le meilleur et le plus grand et le seul, avec en arrière-plan tous les mythes évolutionnistes qui présentent cet aboutissement de l'économie moderne comme un grand triomphe de la civilisation, le point culminant du devenir de l'humanité."

J'espère que ce colloque sera également une étape dans la déconstruction de ce système.

Enfin pour terminer je voudrais évoquer deux autres personnes. Un membre de la Ligne d'horizon, Jacques Verrier, mort l'année dernière, qui nous a beaucoup aidé lors de la conception de ce colloque et qui nous manque; enfin Anil Agarwal, un écologiste indien que nous avons invité à participer à ce colloque par l'intermédiaire de l'association Solidarité qui à l'époque nous avait répondu qu'il avait des problèmes de santé et malheureusement il a disparu. La pensée de toutes ces personnes restera avec nous pendant ces jours.

> Le développement n'est pas un remède, c'est le problème

Serge Latouche (La Ligne d'Horizon)

Avant d'entamer mon intervention j'ai dit hier que nous étions une micro-association, je dois ajouter que cette association est tellement micro qu'elle n'aurait jamais pu organiser un tel colloque sans la foi, sans l'énergie de Silvia Pérez Vitoria notre présidente. En plus au moment d'organiser ce colloque, dans les derniers temps, nous étions à Porto Alegre et il n'y a pas eu le temps pour faire le générique du film, donc je vous précise que ce film a été fait par Silvia et son ami, tellement modeste qu'il se cache là derrière la caméra,

Christian Sabatier. Et c'est grâce à eux que nous sommes ici.

Vous avez vu ce film et vous m'avez vu dans le film, par conséquent tout ce que j'avais à dire au fond je l'ai déjà dit, mais je vais encore répéter parce qu'il faut marteler les choses : le développement n'est pas le remède à la mondialisation, c'est en fait le problème. Il faut le répéter parce que même à Porto Alegre ce n'était pas évident.

Il existe une quasi-unanimité à gauche (et même au centre) pour dénoncer les méfaits d'une mondialisation libérale, voire ultra-libérale.

Cette critique consensuelle s'articule sur six points :

1. La dénonciation des inégalités croissantes tant entre le Nord et le Sud, qu'à l'intérieur de chaque pays,
2. Le piège de la dette pour les pays du Sud avec ses conséquences sur l'exploitation inconsidérée des richesses naturelles et la réinvention du servage et de l'esclavage (en particulier des enfants),
3. La destruction des écosystèmes et les menaces que les pollutions globales font peser sur la survie de la planète,
4. La fin du welfare, la destruction des services publics et le démantèlement des systèmes de protection sociale,
5. L'omnimarchandisation, avec les trafics d'organes, le développement des "industries culturelles" uniformisantes, la course à la brevetabilité du vivant,
6. L'affaiblissement des États-nation et la montée en puissance des firmes transnationales comme "les nouveaux maîtres du monde".

Pour suppléer aux défaillances du marché, au Sud, on fait largement appel au "SAMU mondial" dont les ONG humanitaires, les urgenciers sont l'outil capital. Le tiers secteur ou l'économie sociale et solidaire ont vocation à remplir le même objectif au Nord. Le (re)développement peut-il être le remède à ces maux ?

Au fond, beaucoup le pensent, et en particulier tous ceux qui prônent "une autre mondialisation". Il faudrait revenir au développement en le corrigeant, s'il y a lieu, de ses effets négatifs. Un développement "durable" ou "soutenable" apparaît ainsi comme une panacée tant pour le Sud que pour le Nord. C'est plus ou moins la conclusion de ce que nous avons entendu encore récemment à Porto Alegre. Cette aspiration naïve à un retour du développement témoigne à la fois d'une perte de mémoire et d'une absence d'analyse sur la signification historique de ce développement.

La nostalgie des "trente glorieuses", cette ère de la régulation keynéso-fordiste qui fut celle de l'apothéose du développement nous fait oublier qu'en mai 1968, c'est précisément cette société de "bien-être" qui était dénoncée comme société de consommation et société du spectacle n'engendrant que l'ennui d'une vie sans autre perspective que "métro-boulot-dodo", fondée sur un travail à la chaîne répétitif et aliénant. Si on exalte encore volontiers les cercles vertueux de cette croissance qui constituait un "jeu gagnant-gagnant-gagnant", on oublie volontiers les deux perdants : le tiers-

monde et la nature. Certes, l'État gagnait, le patronat gagnait et les travailleurs, en maintenant la pression, amélioreraient leur niveau de vie, mais la nature était pillée sans vergogne (et nous n'avons pas fini d'en payer l'addition...), tandis que le tiers-monde des indépendances s'enfonçait un peu plus dans le sous-développement et la déculturation. En tout état de cause, ce capitalisme régulé de l'ère du développement aura été une phase transitoire menant à la mondialisation.

Si le développement, en effet, n'a été que la poursuite de la colonisation par d'autres moyens, la nouvelle mondialisation, à son tour, n'est que la poursuite du développement avec d'autres moyens. L'État s'efface derrière le marché. Les États-nations qui s'étaient déjà fait plus discrets dans le passage du témoin de la colonisation au développement quittent le devant de la scène au profit de la dictature des marchés (qu'ils ont organisée...) avec leur instrument de gestion, le FMI, qui impose les plans d'ajustement structurels. Toutefois, si les "formes" changent considérablement (et pas que les formes), on est toujours en face de slogans et d'idéologies visant à légitimer l'entreprise hégémonique de l'Occident, et singulièrement des États-Unis aujourd'hui. Rappelons la formule cynique d'Henry Kissinger : "La mondialisation n'est que le nouveau nom de la politique hégémonique américaine."

Il n'y pas dans cette approche (autre mondialisation, développement durable), de remise en question de l'imaginaire économique. On retrouve toujours l'occidentalisation du monde avec la colonisation des esprits par le progrès, la science et la technique. L'économicisation et la technicisation du monde sont poussées à leur point ultime. Or, c'est cela même qui constitue la source de tous les méfaits dont on accuse la mondialisation. C'est le développement réellement existant, celui qui domine la planète depuis deux siècles, qui engendre les problèmes sociaux et environnementaux actuels. Le développement n'est qu'une entreprise visant à transformer les rapports des hommes entre eux et avec la nature en marchandises. Il s'agit d'exploiter, de mettre en valeur, de tirer profit des ressources naturelles et humaines. Quel que soit l'adjectif qu'on lui accole, le contenu implicite ou explicite du développement c'est la croissance économique, l'accumulation du capital avec tous les effets positifs et négatifs que l'on connaît : compétition sans pitié, croissance sans limite des inégalités, pillage sans retenue de la nature. Le fait d'ajouter le qualificatif "durable" ou "soutenable" ne fait qu'embrouiller un peu plus les choses. En ce moment même circule un manifeste pour un développement soutenable signé par de nombreuses célébrités dont Michel Camdessus, l'ancien président du Fonds Monétaire International !

Notre surcroissance économique dépasse déjà largement la capacité de charge de la terre. Si tous les citoyens du monde consommaient comme les Américains moyens, les limites physiques de la planète seraient largement dépassées. Si l'on prend comme indice du "poids" environnemental de notre mode de vie "l'empreinte" écologique de celui-ci en superficie

terrestre nécessaire, on obtient des résultats insoutenables tant du point de vue de l'équité dans les droits de tirage sur la nature que du point de vue de la capacité de régénération de la biosphère. En prenant en compte les besoins de matériaux et d'énergie, ceux nécessaires pour absorber déchets et rejets de la production et de la consommation et en y ajoutant l'impact de l'habitat et des infrastructures nécessaires, les chercheurs travaillant pour le World Wide Fund (WWF) ont calculé que l'espace bio-productif de l'humanité était de 1,8 hectare par tête. Un citoyen des États Unis consomme en moyenne 9,6 hectares, un canadien 7,2 et un européen moyen 4,5. On est donc très loin de l'égalité planétaire et plus encore d'un mode de civilisation durable qui nécessiterait de se limiter à 1,4 hectare, en admettant que la population actuelle reste stable. On peut discuter ces chiffres, mais ils sont malheureusement confirmés par un nombre considérable d'indices (qui ont d'ailleurs servi à les établir). Ainsi, pour que l'élevage intensif fonctionne en Europe il faut qu'une surface, pour ce qu'on appelle des "cultures en coulis", équivalant à sept fois celle de ce continent soit employée dans d'autres pays à produire l'alimentation nécessaire aux animaux ainsi élevés sur un mode industriel... Pour survivre ou durer, il est donc urgent d'organiser la décroissance.

Quand on est à Rome et que l'on doit se rendre par le train à Turin, si on s'est embarqué par erreur dans la direction de Naples, il ne suffit pas de ralentir la locomotive, de freiner ou même de stopper, il faut descendre et prendre un autre train dans la direction opposée. Pour sauver la planète et assurer un futur acceptable à nos enfants, il ne faut pas seulement modérer les tendances actuelles, il faut carrément sortir du développement et de l'économicisme, comme il faut sortir de l'agriculture productiviste qui en est partie intégrante, pour en finir avec les vaches folles et les aberrations transgéniques.

Le développement comme la mondialisation sont des "machines" à affamer les peuples. Avant les années 1970, en Afrique, les populations étaient "pauvres" au regard des critères occidentaux, en ce sens qu'elles disposaient de peu de biens manufacturés, mais personne, en temps normal, ne mourait de faim. Après 50 années de développement, c'est chose faite. Mieux, en Argentine, pays traditionnel d'élevage bovin, avant l'offensive développementiste des années 1980, on gaspillait inconsidérément la viande de bœuf, abandonnant les bas morceaux. Aujourd'hui, les gens pillent les supermarchés pour survivre et les fonds marins, exploités sans vergogne par les flottes étrangères entre 1985 et 1995 pour accroître des exportations sans grand profit pour la population, ne peuvent plus constituer un recours. Comme le dit Vandana Shiva : "Sous le masque de la croissance se dissimule, en fait, la création de la pénurie."

Georges W. Bush déclarait le 14 février 2002 à Silver Spring devant l'administration de la météorologie que "parce qu'elle est la clef du progrès environnemental, parce qu'elle fournit les ressources permettant d'investir dans les technologies propres,

la croissance est la solution, non le problème". Nous affirmons tout au contraire que, bien loin d'être le remède à la mondialisation, le développement économique constitue la source du mal. Il doit être analysé et dénoncé comme tel.

> Sortir du développement

Gilbert Rist (IUED, Genève)

J'ai l'habitude de me produire en duettiste avec notre ami Serge Latouche, mais comme je suis amené à parler ici après lui, je dois adapter mon discours à ce qu'il vient de dire.

La question peut-on ou faut-il sortir du développement est un peu saugrenue. Or depuis 20 ans, on l'a rappelé hier, François Partant annonce la fin du développement. Donc, on pourrait penser qu'on en est sorti, et pourtant pour le dire en ces termes, le développement n'est pas mort, ou plutôt son cadavre bouge encore ; et comme le rappelait Serge il y a encore beaucoup de gens à Porto Alegre, si j'en crois son témoignage, qui pensent effectivement qu'il faut faire un développement alternatif, un autre développement. Or ce développement, qui est pour moi une réalité virtuelle, se déguise depuis un certain temps dans de multiples formes pour faire croire à son existence, mais je ne veux pas entrer ici dans le détail de l'atelier de cet après-midi. Cela dit, pour moi, le développement est mort, il a été remplacé par la mondialisation et il ne subsiste plus que des traces du développement.

Je vous rappelle que Aminata Traoré nous disait hier que dans les pays africains il n'y a plus de plans de développement, il n'y a plus que des plans d'ajustement structurel. Or l'ajustement structurel, c'est précisément ce qui permet à la mondialisation de se développer. Serge a évoqué tout à l'heure les cinq points qui font la critique de la mondialisation et du développement sur lesquels nous sommes tous d'accord, et à partir de cette critique, j'aimerais trouver un aspect positif à la mondialisation : c'est qu'il nous aide à comprendre la critique du développement.

La mondialisation nous montre aujourd'hui ce que le développement a toujours été et que nous n'avons jamais voulu voir. Il faut bien reconnaître que nous sommes un certain nombre ici-même à avoir été des fidèles du développement pendant une partie de notre vie, et que nous y avons cru. **Nous y avons cru pour n'avoir pas compris ce qu'était le développement**, et maintenant la mondialisation nous montre le développement tel qu'il était. Si Serge a tout à l'heure cité Clausewitz pour parler de la mondialisation comme du développement, pour ma part je citerai plus simplement Lénine, en disant que "la mondialisation est le stade suprême du développement". Je crois qu'il faut donc apprendre à regarder la réalité en face, car comme disait Bourdieu, "la subversion politique présuppose une subversion cognitive". Il faut donc que nous fassions notre conversion cognitive, pour pouvoir attaquer la subversion politique.

Alors qu'est-ce que le développement ?

Je crois que l'on peut dire deux choses : le développement c'est d'abord la transformation de la nature et des relations sociales en biens et services marchands pour la demande solvable, c'est à dire que le développement, pour reprendre aussi ce que disait hier José Bové, « c'est passer de la logique du gratuit à la logique du payant ».

Un pays développé –venant de Suisse je suis bien placé pour en parler- c'est un pays où il y a beaucoup de banques. Une des grandes trouvailles de la mondialisation est l'alimentation par les banques du système financier, mais je crois qu'il ne faut pas trop se fixer sur les banques qui nous fournissent de l'argent ou qui gèrent notre argent, car il y a aussi des banques qui sont beaucoup plus dangereuses : comme les banques de semences pour les paysans; les banques de données qui deviennent de plus en plus importantes. Il y a aussi aujourd'hui des banques de sperme pour croiser des prix Nobel avec de superbes mannequins, il y a des banques d'organes...et c'est cette brevetabilité du vivant qui caractérise aussi le développement.

L'autre caractéristique du développement, c'est la croissance des inégalités, ou leur non-réduction. C'est à dire qu'en prétendant accroître la croissance pour réduire les inégalités, on ne fait que les accroître. Cela dit, il faut être très clair sur le problème des inégalités : les inégalités ne constituent pas une tare du système capitaliste, une sorte de virus que l'on pourrait isoler et dont on pourrait guérir le système. Tout au contraire, les inégalités sont le **signe de la bonne santé du système** : plus il y a d'inégalités, et mieux le système fonctionne.

Donc, c'est le prix à payer pour l'extension du système marchand : c'est le même mécanisme en effet qui crée à la fois les riches et les pauvres. Il faut donc que l'on soit très clairs là-dessus quand on prend ces fameuses statistiques, que Serge évoquait aussi tout à l'heure, du P N U D et qui étaient aussi dans le film que nous avons vu, où l'on nous décrit les inégalités entre les 20% les plus riches et les 20% les plus pauvres (on passait de 30 à 1 en 1960 à 80 à 1 à la fin des années 90, ou qu'il y a 12% de pauvres aux Etats-Unis) c'est parce que le système se porte bien. C'est parce qu'on a fait les 30 glorieuses et que la mondialisation s'est très bien portée que les inégalités se sont accrues.

Voilà pour ce qui est du volet des réalités.

Mais je crois qu'il y a dans la mondialisation, et dans le développement qui nous y a longtemps fait croire, un autre volet : la face un peu positive, généreuse, idéaliste du développement qui nous a fait croire que l'on pourrait grâce à lui généraliser le bonheur, changer le monde, je ne dirai pas refaire le monde car ce serait paraphraser le colloque. Je crois que dans l'esprit de beaucoup cette utopie développementiste faisait fonction de voile, un voile puissant qui empêchait de voir les réalités et j'avoue que dans l'institut auquel j'appartiens à Genève j'ai un certain nombre de collègues qui ont été très

surpris d'apprendre que je participais à un colloque sur "défaire le développement" car cela remettait en question leur foi profonde.

Alors il faut pourtant bien un aspect positif à la mondialisation, une justification; le développement avait une légitimité grâce à cette allure utopique et idéaliste de transformation du monde et la mondialisation comme pure doctrine économique n'a pas de réalité. Or pour que quelque chose marche bien, il faut quand même un peu de rêve, ou comme on dit aujourd'hui, il faut de l'éthique. Je crois que l'éthique qui est actuellement à la mode remplace très largement le rêve. Le développement comme la mondialisation sont l'un et l'autre à double face, c'est pourquoi je disais que c'était une réalité virtuelle : une face du développement et de la mondialisation, c'est "l'omnimarchandisation" et les inégalités, donc la transformation de tout en marchandise et la croissance des inégalités d'un côté; mais de l'autre, dans le cadre du développement, c'était le bonheur pour tous.

Comment peut-on aujourd'hui nous présenter la "mondialisation heureuse" comme dit Alain Minc ? Je crois que ce qui fait passer la mondialisation aujourd'hui, c'est tout le discours sur l'éradication de la pauvreté. La lutte contre la pauvreté est le pendant de la mondialisation. L'humanitaire, les sans frontières sont le revers de la médaille de la mondialisation qui est aussi une mise en pratique de l'idéologie du sans-frontiérisme. Et je crois que les deux font système et expliquent le succès de la croyance. Il faut insister aussi sur cette notion de croyance, ce que Serge Latouche appelle l'imaginaire, parce que comme le disait aussi Aminata Traoré hier, même si on voit les méfaits du développement en Afrique, beaucoup de gens continuent à y croire. Les étudiants africains que nous recevons à l'institut à Genève y croient aussi et c'est pour cela qu'ils viennent faire des études de développement. Il faut donc bien voir que ce problème de la croyance est fondamental et que l'on n'a pas assez souvent insisté sur ce point. Je le dis parce que je crois que toute société est religieuse, à la manière Durkheimienne, pas à la manière ecclésiastique ou monothéiste, je sais bien que si les mosquées se remplissent, les églises en tout cas chez nous se vident; mais Durkheim nous rend en tout cas attentifs au fait que toute société est religieuse : il y a partout un ensemble de croyances qui sont partagées par une communauté, par une société, et des rites qui sont associés à ces croyances, et qui ont pour fonction de créer l'unité du groupe.

Il faut donc pour toute société des vérités indiscutables, des choses qui se situent au-delà des idéologies. On peut effectivement avoir des idéologies différentes, on peut être socialiste, on peut être libéral, ou ce que l'on veut dans la société moderne, Française par exemple, mais il y a des valeurs qui sont au-delà de la discussion, qui ne sont pas considérées comme discutables. Comme par exemple la démocratie, les droits de l'homme ou la croissance ou encore le développement. Cela fait partie des évidences et ce sont ces

évidences qui légitiment les différents programmes économiques que nous vivons, et c'est cette croyance dans le développement qui leur a permis d'être légitimés.

Or comme le disait Serge, il manque à la mondialisation une légitimité sociale : on peut critiquer la mondialisation. Alors que se passe-t-il pour les organisations internationales qui perçoivent bien ces critiques contre la mondialisation ? On essaie de faire rêver les gens en leur proposant quelque chose d'incontournable, et en martelant de plus en plus des programmes de lutte contre la pauvreté. Voilà donc la nouvelle vérité incontournable qui est censée faire passer la mondialisation. Tous les rapports des Nations Unies, de la Banque Mondiale, du PNUD, de l'UNICEF et de bien d'autres institutions sont aujourd'hui consacrés à la lutte contre la pauvreté.

Comme il y a ici un écran, on pourrait peut-être voir cette merveilleuse publicité qui a paru sur des affiches dans nos grandes villes ainsi que dans les journaux où l'on peut lire : "la pauvreté affecte la moitié de la population mondiale, y compris Carla Bruni et Omar Sharif".

C'est une manière de nous montrer que la lutte contre la pauvreté concerne tout le monde. Il y a bien ici quelque chose de l'ordre du mythe, de la croyance et qui fait passer le programme.

C'est ce que nous avons appelé, avec mes collègues Marie-Dominique Perrot et Fabrice Houssabédi la "mythologie programmée", c'est à dire qu'il y a des vérités inattaquables qui sont nécessaires pour faire passer le programme. Je ne vais pas vous résumer le livre ici, mais pour emprunter une métaphore à ma collègue M-Dominique Perrot, la mythologie programmée peut être expliquée très simplement par l'histoire du petit chaperon rouge. Le programme, c'est le loup : le loup est programmé pour manger les petites filles. La grand-mère, c'est ce que la petite fille adore, et à qui elle va offrir un petit pot de beurre : donc la grand-mère, c'est le mythe. Et le loup, ne dévore pas la petite fille au milieu de la forêt. Le petit chaperon rouge, c'est évidemment nous, et nous ne nous faisons pas dévorer au milieu de la forêt : pour réussir son entreprise, le loup doit se déguiser en grand-mère. Et parce que le chaperon rouge croit voir sa grand-mère, alors que c'est le loup qui est déguisé en grand-mère, elle se laisse croquer. Je crois que c'est aussi comme cela que les choses marchent avec le développement : c'est parce que le développement s'est déguisé en bonheur généralisé qu'il a pu "affamer les peuples" comme disait Serge Latouche tout à l'heure ; et c'est aussi parce que la mondialisation revêt les habits de la lutte contre la pauvreté que d'une certaine manière elle passe et que les organisations internationales peuvent, à partir de la lutte contre la pauvreté, faire passer le programme de la mondialisation.

Je ne vais pas trop m'étendre sur la lutte contre la pauvreté, mais je voudrais dire que la question est surtout de savoir qui définit le problème, qui identifie le problème des pauvres.

On dit "les pauvres sont un problème", comme on disait

autrefois le problème des noirs, le problème des femmes, le problème des sans-papiers, le problème des chômeurs... Mais la question est de savoir qui définit l'autre. La manière de s'extraire soi-même de la définition, parce qu'il n'y a pas de femme sans homme, pas de pauvre sans riche, etc... par conséquent, on ne peut que s'extraire du problème pour définir les autres comme le problème. Il y a un rapport social qui fait que quand on parle de lutte contre la pauvreté ou contre les pauvres, on définit les autres comme problème. La raison pour laquelle les organisations internationales parlent de la lutte contre la pauvreté, c'est pour accroître leurs possibilités d'intervention dans les pays du sud, puisqu'elles s'intéressent non plus au système uniquement du revenu, mais à l'école, au capital humain, au capital social, à la santé, à l'éducation, etc.. .

Une dernière question qu'il faut donc nous poser, c'est pourquoi est-ce que c'est la pauvreté qui fait scandale, et non pas la richesse. Il y a un proverbe Swana qui dit : "là où il n'y a pas de richesse, il n'y a pas non plus de pauvreté". C'est effectivement tout le contraire de ce que nous dit la banque, car la banque mondiale dit : "la pauvreté au milieu de l'abondance est une insulte aux valeurs universelles". C'est une citation que je trouve complètement absurde parce que si j'ai bien compris il y avait plus de pauvres que de riches, et c'est donc plutôt l'inverse qu'il aurait fallu dire, c'est à dire "l'abondance au milieu de la pauvreté" aurait été effectivement une insulte aux valeurs universelles ; mais çà ce n'est pas politiquement correct, alors la banque renverse la situation. Et précisément parce que ce n'est pas politiquement correct, il faut quitter la morale dans laquelle on nous enferme, cette morale d'aider les pauvres. Je crois qu'on est retournés aux dames patronnesses et aux philanthropes du 19^e siècle, et que précisément il faut remettre le problème dans son cadre politique, et on verra qu'il sera à ce moment-là, tout différent. Sinon, on ne fait que se donner l'illusion de faire quelque chose sans rien changer.

> Déconstruire le développement

Lakshman Yapa

(Pennsylvania State University, Sri-Lanka/Etats-Unis)

La pensée post-structuraliste, notamment celle de Derrida et de Foucault, marque une rupture fondamentale dans la relation entre le savoir et notre compréhension du monde. Certains de leurs concepts théoriques m'ont été utiles pour analyser les questions de faim et de pauvreté, et pour expliquer pourquoi il est impossible de résoudre le "problème de la pauvreté" par le développement économique.

Le développement a échoué.

La théorie post-structuraliste du discours nous apprend que les objets de la recherche scientifique n'existent pas indépendamment de la manière dont les scientifiques les

conçoivent et les décrivent. Ce que nous savons de ces objets est construit par le discours. Cela signifie qu'on ne peut comprendre les problèmes sociaux sans examiner simultanément les discours qui les concernent. Je défends que dans le cas spécifique de la pauvreté, le discours est impliqué en tant qu'agent causal du problème même que nous souhaitons résoudre. Mon argumentation de base sera la suivante : on croit généralement que la pauvreté peut être éradiquée par le développement économique – par la création d'emplois, l'augmentation des revenus, et l'extension de la production. Ce point fait l'objet d'un consensus quasi universel, si bien que les différentes théories concurrentes ne diffèrent que par les moyens mis en œuvre pour atteindre ces objectifs : les conservateurs préconisent un marché libre sans frein ; les libéraux recommandent l'intervention de l'État et une certaine régulation publique des marchés ; les radicaux défendent la propriété publique des moyens de production. Mais tous s'accordent sur la nécessité du développement. Or, contrairement à ce qu'ils pensent, le développement n'éradiquera pas la pauvreté. L'histoire conventionnelle du développement économique parle de la croissance et de l'expansion, mais elle porte en elle une histoire parallèle, passée sous silence : celle de la construction sociale de la rareté. Les moteurs du développement économique génèrent simultanément de la rareté, ce qui explique pourquoi la pauvreté persiste et coexiste avec la croissance d'immenses richesses. Les discours intellectuels ne font pas que dissimuler la construction sociale de la rareté : ils y contribuent également, devenant par là des agents causaux de la pauvreté.

En dépit des immenses efforts de développement déployés au cours des cinquante dernières années, l'écart s'est creusé entre les PNB par habitant des pays à forts revenus et ceux à faibles revenus. En 1960, le cinquième le plus riche de la population mondiale, vivant dans les pays industriellement développés, avait des revenus environ 30 fois supérieurs à ceux du cinquième le plus pauvre. En 1990, cette tranche des plus riches recevait jusqu'à 60 fois plus que les plus pauvres. Les emprunts à l'étranger, pris au nom du développement, ont provoqué une grave crise d'endettement dans le tiers monde. Au bout de trois décennies de "Révolution verte", on compte encore 1,2 milliards de personnes sous-alimentées dans le monde, et à peu près autant de personnes suralimentées. Pour maintenir un niveau de vie élevé, les vingt-cinq pour cent de la population mondiale vivant dans le monde développé consomment soixante-quinze pour cent des ressources connues. Si le niveau de consommation des riches s'étendait à tous, le monde s'en trouverait sans doute consumé. Sur le plan purement matériel, il est impossible que des millions de ménages pauvres en Afrique, en Asie et en Amérique latine consomment autant de ressources que les foyers de l'Amérique du Nord. Il n'est pas logique de proposer à des pays des objectifs impossibles à atteindre, puis d'appeler ce processus le "problème du développement".

La rareté est une construction sociale.

Les économistes nous disent qu'il y a rareté d'un bien lorsque la demande pour ce bien excède l'offre qui en est faite. On définit l'économie comme la science qui répartit des ressources rares entre des besoins illimités. Cette science suppose que les ressources rares et les besoins illimités sont des conditions naturelles objectives. Mais si les objets de la recherche scientifique sont construits par le discours, pourquoi la rareté ferait-elle exception à cette règle ? Parler de "rareté construite" ne revient pas à nier l'existence de la "rareté absolue", ou le fait que nos ressources aient des limites matérielles. La rareté absolue existe en cas de manque matériel aigu d'un certain bien : par exemple l'eau, lors d'une sécheresse prolongée. La rareté relative existe quand un bien est rare par rapport à la demande qui en est faite. Ce deuxième cas de figure correspond à la définition classique de la rareté, telle qu'elle est présentée dans les manuels d'économie. Il ne peut y avoir qu'une certaine quantité de terres cultivables, et un certain nombre de personnes capables de travailler. Il n'y a qu'une certaine quantité de blé, de maïs et d'essence. D'après les économistes, si la rareté existe, c'est parce que les besoins humains sont illimités, alors que les moyens de les satisfaire sont limités.

En opposition à cette position conventionnelle, je défends l'argument selon lequel la rareté relative n'est pas une condition naturelle, mais une construction sociale. Pour comprendre cette idée, il faut dépasser l'idée habituelle de "produit", pour s'intéresser au concept d'"analyse de l'utilisation finale". Il s'agit, partant de l'idée d'un produit, de se demander quelle est son "utilisation finale". L'utilisation finale d'une chaudière peut être le chauffage d'une maison ; l'utilisation finale d'une automobile peut être l'acheminement vers le lieu de travail. L'emploi de l'électricité pour chauffer une maison constitue un exemple de construction sociale de la rareté, puisqu'on peut atteindre le même objectif en employant diverses sources de basse énergie, telles que l'énergie solaire active et passive, l'isolation, les pompes à chaleur ou les fourneaux à bois. Un deuxième exemple : se rendre au travail seul dans sa voiture si d'autres possibilités existent, telles que la marche à pied, le vélo, les transports publics ou le covoiturage.

Prenons pour hypothèse qu'il est possible de satisfaire l'"utilisation finale" d'un produit particulier de plusieurs manières exclusives ou complémentaires, mais que des mécanismes au sein de la société restreignent la disponibilité de ces solutions de substitution. Considérons par exemple la demande, dans un pays du tiers monde, d'engrais chimiques azotés. Considérons maintenant les possibilités exclusives ou complémentaires d'obtenir de l'engrais azoté : la décomposition en anaérobie de déchets organiques, la plantation intercalaire de cultures légumineuses, la rotation des cultures et l'apport de compost. On peut avancer que la demande accrue d'engrais chimique (ou sa rareté relative) est

en partie fonction de l'indisponibilité de telles alternatives. En supprimant les solutions de remplacement, on accroît directement la demande de produits spécifiques. La contraction des différentes sources ou manières employées pour répondre à l'utilisation finale d'un produit spécifique crée donc sa rareté. Autre mécanisme pour accroître la demande : les utilisations d'un produit dépassent son utilisation finale originelle. La voiture est un bon exemple de ce système : son utilité dépasse le simple transport pour représenter la réussite, le prestige, le plaisir, la liberté, le sexe, le glamour, la virilité et ainsi de suite. Autrement dit, la demande de voitures ne peut s'expliquer uniquement par son utilité en tant que moyen de transport. La rareté relative se produit également lorsque l'achat d'un bien nous induit à acheter des biens complémentaires ou auxiliaires. Déménager dans une maison de banlieue résidentielle nécessite l'achat d'une voiture. Les agriculteurs qui adoptent les "semences améliorées" de la Révolution verte doivent obtenir des engrais, des pesticides, des systèmes d'irrigation et trouver accès au savoir des experts. En résumé, l'expansion de la demande d'un bien crée sa rareté. Cette expansion est possible par la contraction des sources qui répondent à l'utilité finale d'un produit, ainsi que par l'extension des utilisations du produit au-delà de son utilisation finale initiale. On crée également de la rareté quand l'achat d'un produit crée une demande d'autres produits.

Il y a plus de trente ans, Illich nous rappelait déjà que "chaque voiture mise sur les routes du Brésil prive cinquante personnes de transport fiable par bus... Chaque dollar dépensé en Amérique latine pour les médecins et les hôpitaux coûte la vie à cent personnes... Si chacun de ces dollars avait été dépensé de manière à garantir la qualité de l'eau potable, cette centaine de vies aurait pu être sauvée". La construction de la rareté est le revers de la médaille du développement. Au cours des cent dernières années, le développement économique a transformé les besoins humains élémentaires en demande de produits industriels manufacturés. Que les besoins soient illimités n'est pas une constante donnée des affaires humaines : il s'agit plutôt d'une construction sociale, comme le prouvent les milliards de dollars consacrés à la publicité pour inciter les gens à consommer davantage. Il est tout simplement impossible d'éradiquer la pauvreté en produisant plus, car la création constante de rareté est le moteur de la production économique. Les théories courantes du développement, qui dissimulent ce processus, vont en réalité à l'encontre des intérêts des plus pauvres. L'idée qui a prédominé la seconde moitié du XX^e siècle, à savoir que le développement économique éliminerait progressivement la faim et la pauvreté, s'est révélée fautive. En fait, cette idée, et les actions que nous avons prises en son nom, font qu'il est plus difficile pour les familles pauvres de subvenir à leurs besoins les plus élémentaires, tels qu'un régime biogénétique, de l'eau propre, et un abri adéquat.

Le développement inégal est-il le véritable problème ?

Les théoriciens qui conçoivent la pauvreté comme le

produit du "développement inégal" attaquent ce dernier au nom de la justice économique et de l'égalité. Parmi ces critiques, ceux qui affirment que le capitalisme est la cause de l'inégalité du développement croient que le socialisme mènera à un développement plus égal. Ce discours porte en lui plusieurs idées implicites : le monde industrialisé est arrivé au développement en premier ; être premier et riche vaut mieux qu'être troisième et pauvre ; les pays du tiers monde sont désavantagés du fait de n'être pas premiers ; le monde industrialisé montre l'exemple, établit les normes, et fournit l'imagination et les ressources pour que le tiers monde puisse rattraper son retard, et sortir de son état de "tiers". Mais quel est le contraire du "développement inégal" ? Est-ce bien le développement ? Est-il possible d'imaginer un monde totalement développé ? Il me semble que non.

Le concept de "déconstruction", d'abord inventé par Derrida pour analyser des textes littéraires⁶, constitue un bon outil pour contrer les arguments de ceux qui abordent le problème de la pauvreté sous l'angle du développement inégal. Derrida montre qu'une grande partie de la pensée occidentale procède par raisonnement à partir de couples binaires opposés, dans lesquels l'un des éléments est privilégié et le second marginalisé. Par exemple : NATURE/culture, HOMME/femme, PAROLE/écriture, ESPRIT/matière. Dans ses écrits, Derrida montre que l'élément privilégié ne peut exister seul, car il prend son sens par opposition à ce qu'il n'est pas. Le but de Derrida n'est pas de renverser l'ordre hiérarchique du privilège, mais de saper (déconstruire) le cadre même qui donne sens et pouvoir à la logique binaire.

La structure du développement inégal constitue un exemple classique de ce que Derrida appelle la logique hiérarchique de la pensée binaire. Une lecture déconstructiviste du discours sur le développement inégal révèle de nombreux couples binaires hiérarchiques tels que CENTRE/périphérie, DÉVELOPPÉ/sous-développé, RICHE/pauvre, HAUT/bas, SANS PROBLÈME/problème, INDUSTRIEL/non-industriel, et ainsi de suite. En privilégiant le centre riche et développé, nous faisons de lui un objet d'émulation. Il existe trois manières de voir l'élément privilégié du couple binaire du développement. La première approche est développementiste : elle consiste à croire que la pauvreté disparaîtra quand le sous-développé sera développé. Il existe au moins trois variations sur ce thème. Les économistes conventionnels pensent que les marchés libres et le capitalisme élimineront la pauvreté. Les marxistes pensent que le sous-développement est dû à l'exploitation capitaliste et qu'un développement socialiste est nécessaire pour éliminer la pauvreté. Les écologistes, eux, défendent un développement de type durable. La seconde approche du développement inégal consiste à tenter de renverser le couple binaire en condamnant son élément privilégié. On en voit un exemple dans les discours anti-développement des intégristes islamiques, qui dénoncent la modernité et l'Occident. La troisième approche du

développement inégal est la déconstruction, c'est à dire un travail de sape sur les structures qui confèrent du pouvoir aux catégories du développement.

La critique déconstructiviste du développement ne cherche pas à renverser les rapports du couple développé/sous-développé, mais plutôt à s'attaquer aux cadres discursifs qui mettent en jeu de tels couples. Les objectifs tels que le développement et l'assimilation culturelle supposent l'existence d'un centre hégémonique auquel les groupes marginalisés ou les pays pauvres aspirent à appartenir. La politique de la déconstruction ne reconnaît pas l'autorité d'un tel centre. Elle veut créer des centres multiples, par la fragmentation de cette structure sociale dans laquelle un seul groupe, une seule communauté ou un seul pays occupe "l'intérieur" ou "définit" le centre. Derrida utilise le mot "décentrage" pour décrire cet exercice. Si l'on applique à la pauvreté la logique de la déconstruction, on n'accordera plus un statut privilégié aux pays développés, ni ne conseillera aux pays pauvres d'imiter les plus riches. Une imagination nouvelle créera des centres multiples, et des façons multiples de subvenir à nos besoins essentiels. Chaque modèle sera évalué selon sa logique interne, et non plus selon la logique comparative du développement universel.

Quelle est la marche à suivre ? À mon avis, ce qui est indispensable aujourd'hui, c'est un nouveau savoir qui déconstruira la structure du développement. Il faut que nous nous "décentrions" des pays riches et développés, pour trouver des centres multiples, dans lesquels les gens subviennent à leurs besoins de diverses façons, qui soient socialement justes, culturellement compatibles, et sans danger pour l'environnement. Pour ce faire, nous devons résister à l'utilisation de cartes qui classent les pays selon leur PNB par habitant, ou selon toute autre mesure du développement humain. Aussi bien intentionnés que soient les chercheurs qui établissent ces classements, la logique binaire hiérarchique qui oppose le centre à la périphérie, le développé au sous-développé, l'industriel au non-industriel, n'aide pas les gens pauvres. Considérons les conséquences du développement économique. Les pays industrialisés nous ont donné une agriculture non-durable fondée sur les monocultures, l'uniformité génétique, les pesticides toxiques, les engrais chimiques, les machines lourdes et l'élevage industriel des animaux, et qui entraîne la disparition de l'agriculture familiale et le dépeuplement rural. Ils nous ont donné le style de vie suburbain, où les familles occupent chacune une résidence dans un quartier à faible densité et font de longs trajets en voiture, avec les conséquences écologiques qu'entraîne une consommation aussi intense de ressources. Il est évident que les millions de personnes du tiers monde ne peuvent être nourris, logés, vêtus et soignés par l'agriculture industrielle, les aliments préparés, le transport automobile, les résidences suburbaines, les vêtements de marque et la médecine hi-tech. Pourquoi privilégier le mot "développé" si les produits du

développement empirent les conditions de vie des masses pauvres ? Ces masses n'ont rien à gagner d'une logique du développement qui fixe des normes impossibles à atteindre, puis qui définit le problème par ce qu'il n'est pas – pas développé, pas rattaché au centre, pas industrialisé et ainsi de suite.

La rareté est créée par un réseau de relations.

La pauvreté est un conglomérat discursif qui recouvre un ensemble de conditions matérielles spécifiques, notamment le manque de nourriture, de logement et de vêtements adéquats. La rareté qui touche les personnes du soi-disant "secteur pauvre" est fabriquée en dehors de ce secteur, par l'ensemble des relations techniques, sociales, écologiques, culturelles, politiques et intellectuelles diffusées par le réseau du développement. Dans cet ensemble, chaque relation est un lieu de construction de la rareté, par l'interaction de pratiques à la fois discursives et non-discursives. Les théories du développement économique dissimulent le fonctionnement des mécanismes qui produisent la rareté. Il n'existe pas de grande théorie unique ou de programme général capable d'affronter les puissantes structures du développement. La déconstruction ne peut s'attaquer qu'aux infimes détails de la myriade de lieux créateurs de rareté. Dans les paragraphes qui vont suivre, je m'arrêterai brièvement sur chacun de ces nœuds relationnels, pour montrer que la rareté est engendrée par un ensemble de relations, dans un grand nombre de lieux étroitement liés.

La technique

Les relations techniques se rapportent à la nature des forces et de la technologie utilisées pour la production. A travers toute l'histoire du développement économique moderne, on n'a prêté que très peu d'attention au principe d'analyse de l'utilisation finale. L'attention s'est focalisée sur le développement quantitatif des forces de production, plutôt que sur leur composition. Par exemple, produire davantage d'énergie le plus rapidement possible ne suffit pas ; il faut également se demander quelle est l'utilité finale de cette énergie. La manière dont l'on produit l'énergie est extrêmement importante : en effet, en liant différentes sources d'énergie à différentes utilisations finales, on peut réduire la quantité totale consommée par unité d'énergie. On est également en mesure de rendre la consommation d'énergie moins destructrice pour l'écologie. Cette analyse de l'utilisation finale s'applique aisément à de très nombreux autres domaines, tels que l'agriculture, la nutrition et le transport, domaines dans lesquels les relations techniques propres à la production créent systématiquement de la rareté.

Le social

Les relations sociales en rapport avec la propriété des moyens de production sont un important lieu de création de la

rareté. Quasiment tous les pays du tiers monde ont été des colonies. Au moment de l'indépendance, le pouvoir politique a été récupéré par des élites réduites mais puissantes, occidentalisées et solidement installées. Les structures de classe créées par ces élites laissèrent la vaste majorité des paysans et des ouvriers dans la misère. Les élites étaient orientées vers l'économie mondiale, car leur niveau de vie dépendait de leur capacité à exporter et à importer. Cela se passa différemment dans les pays industrialisés : en effet, même si la classe capitaliste possédait les moyens de production, elle avait tout intérêt à améliorer les conditions de vie des travailleurs, ceux-ci étant appelés à devenir des consommateurs. Cette idée est à la base de la pensée de Henry Ford, qui en 1914 accorda à ses ouvriers un salaire assez élevé pour qu'ils puissent acheter ses voitures. Aujourd'hui, la mondialisation des firmes a affaibli ce pacte entre travail et capital dans le monde industrialisé, car les firmes ne dépendent plus des seuls marchés nationaux. Même l'Inde, un pays très pauvre qui compte plus de 900 millions d'habitants, représente pour les firmes internationales un marché appréciable d'environ 100 millions de personnes. Les firmes géantes, telles General Motors, Ford, Toyota, Exxon, Monsanto, ADM [Archer-Daniel-Midlands], Nestlé et leurs homologues, sont les moteurs principaux de l'économie mondiale. L'émergence de firmes mondialisées a modifié les rapports capital-travail de façon fondamentale. A travers le monde, le pouvoir de négociation du travail a été considérablement affaibli par la capacité du capital à déplacer la production d'un endroit à l'autre, à menacer de désinvestir ou de fermer ses succursales, et à convaincre les gouvernements du tiers monde de réguler et de contrôler le travail au profit des firmes internationales. Des millions d'hectares qui nourrissaient autrefois les familles les plus démunies des pays pauvres servent aujourd'hui à cultiver des fruits et des légumes destinés aux consommateurs des pays riches, une transformation soutenue et même financée par la Banque mondiale. Les relations sociales ont créé de la rareté en mettant les forces de production au service des intérêts étroits de la minorité, celle qui contrôle les moyens de production aux dépens du reste de la population.

La culture

Les relations culturelles concernent l'interaction entre la production et les "styles de vie" des groupes sociaux, incarnés par les valeurs et les sens communs. La rareté se construit au niveau de la formation du sens, des valeurs et de l'identité culturelle. Sous l'impérialisme, l'inégalité politique et sociale entre colons et colonisés se reproduit et se renforce à travers l'identité culturelle. La culture, les langues, l'art, la littérature et la religion européens furent présentés aux colonisés comme des biens supérieurs aux leurs. Cela s'accomplit notamment par la conversion de la population indigène à la religion chrétienne, l'instruction diffusée par les écoles coloniales, la racialisation de la société et la production d'une littérature

générale de l'“Autre” colonisé. La représentation la plus commune de l'Autre apparut dans des cadres binaires bien familiers : barbarie contre civilisation, irrationnel contre rationnel, paresseux contre travailleur, enfants en évolution contre adultes matures. Comme l'observe Said, cette littérature produisit une souveraineté qui s'étendit jusqu'à l'“imagination” des dominateurs aussi bien que des dominés. La conséquence directe fut une érosion de la capacité indigène à résoudre les problèmes de subsistance les plus élémentaires. Aujourd'hui, nous sommes face à un thème culturel plus vaste : une pression intensifiée pour moderniser tous les aspects de la production, de la consommation et de la formation identitaire. Dans la sphère de la production, les écoles occidentalisées isolent les enfants de leur culture et de leur environnement local, ce qui les rend incapables de mettre à profit les ressources locales. La présence d'experts agricoles modernes et qualifiés transforme les paysans en illettrés arriérés. L'accélération de la modernisation et la publicité ont créé un nouveau discours sur la formation identitaire, dans lequel l'insécurité individuelle engendre un désir accru d'acquiescer des possessions qui “font qu'on est quelqu'un”. Ce discours est l'un des fondements culturels de l'alimentation de supermarché, du fast-food et des vêtements de marque qui sont mis sur le marché mondial.

La politique

Les relations politiques concernent les interactions entre l'état et la société au niveau de l'organisation de la production économique. Les relations politiques du développement survenu au cours des cinquante dernières années ont réduit la capacité de la société civile à résoudre ses problèmes de subsistance. Notre compréhension conventionnelle du pouvoir vient essentiellement de deux sources : la science politique et le marxisme. On conçoit généralement le pouvoir comme étant détenu par l'État ou par une classe dominante : Foucault appelle cela le “pouvoir souverain”. Il lui oppose l'idée du “pouvoir non-souverain”, qui correspond à la capacité des membres de la société civile à résoudre les problèmes en exerçant leur pouvoir par des actions concrètes à de multiples endroits, à l'intérieur d'une organisation de type réseau. Au niveau politique, le développement est directement responsable du renforcement, dans le tiers monde, du pouvoir souverain centralisé de l'État, aux dépens des institutions de la société civile. L'État s'est donné le rôle d'agent principal de la résolution du problème de la pauvreté, et il a encouragé l'opinion publique à adopter la même vision des choses. En présentant la pauvreté comme un problème économique, l'État a contribué à dissimuler les nombreux lieux de création de la rareté, privant ainsi les membres de la société civile de leur pouvoir. Cet assaut contre le pouvoir non-souverain a été mené en parallèle par les institutions supranationales de la mondialisation économique, lesquelles ont affaibli à la fois les gouvernements nationaux et les organisations non-gouvernementales de la société civile. Plusieurs mécanismes

sont à l'œuvre dans ce travail de sape politique. Les frontières nationales n'empêchent plus les firmes mondiales de déplacer le capital, ce qui fait qu'il est plus difficile pour les gouvernements de réguler leur propre économie. La détérioration à long terme des conditions d'échange offertes aux pays du tiers monde a renforcé leur dépendance envers l'investissement, le crédit et l'aide étrangère. Les gouvernements du tiers monde sont d'autant plus affaiblis par leur incapacité à rembourser des dettes grandissantes, ce qui à son tour permet à la Banque mondiale et au FMI d'imposer des conditions draconiennes dans le cadre de programmes d'ajustement structurel. Le savoir indigène concernant l'agriculture, la biodiversité et les capacités de production locales a été érodé par le règne de puissants traités internationaux et de nouveaux droits de propriété intellectuelle. Il est aujourd'hui essentiel de chercher des moyens de renforcer le pouvoir non-souverain, pour contrer le rôle joué par le pouvoir souverain dans la création de la rareté.

L'écologie

La production requiert des apports de matière et d'énergie, ainsi qu'un lieu pour stocker les déchets, les produits chimiques et la chaleur : ces besoins constituent ce que l'on appelle les relations écologiques de la production. Comme l'observe Shiva, l'histoire du développement révèle une tendance constante à remplacer la capacité de régénération de la nature par la capacité de production du capital industriel. Quelques exemples : les semences hybrides de la Révolution Verte et les semences génétiquement modifiées, qui ne se reproduisent pas ; le remplacement des engrais organiques par des engrais chimiques ; le remplacement du lait maternel par du lait maternisé. Or, des contraintes écologiques majeures font qu'il est impossible de jamais atteindre un état social dans lequel tout le monde aurait le style de vie de la classe moyenne. Il est évident que le niveau de consommation de ressources qui existe dans les pays industrialisés ne peut s'étendre à tous les habitants du tiers monde. Notre écosystème a toujours servi à absorber les déchets générés par notre industrie, notre agriculture et nos systèmes de transport. Le développement économique, particulièrement dans sa phase de mondialisation, a intensifié et étendu ce processus jusqu'à transformer l'écosystème en un vaste dépotoir. On en voit la preuve dans le réchauffement planétaire, les pluies acides, la pollution de l'air, la déforestation, l'accélération de l'érosion des sols, la salinisation des terres irriguées, la pollution de l'eau par infiltration de substances agricoles, la présence de pesticides dans l'alimentation. Cette destruction des conditions même de la production crée de la rareté. Au niveau écologique, la rareté est engendrée par deux grands procédés : le remplacement de la nature par l'industrie, et la destruction des conditions de production.

La théorie

La catégorie des relations intellectuelles attire explicitement l'attention sur le rôle joué par le discours intellectuel dans la production et la construction sociale de la rareté. Il existe deux grands types de relations intellectuelles : les relations intérieures et les relations extérieures. Les premières se rapportent aux règles générales suivies par la science pour produire du savoir. S'il a été difficile de défendre l'idée d'une rareté socialement construite, c'est que la science n'est pas prête à s'intéresser au principe général d'une réalité construite par le discours. Les relations extérieures se rapportent aux discours produits aux points du réseau que j'ai déjà mentionnés : les lieux techniques, sociaux, culturels, politiques et écologiques. Les discours économiques ne sont pas les seuls responsables : de puissants discours émanant d'autres domaines tels que la géographie, la sociologie, la science de l'alimentation, la recherche énergétique, la publicité, etc., s'efforcent de dissimuler le fait que la rareté est produite par les processus même qui alimentent le développement. Aujourd'hui, un puissant discours théorique fait explicitement la promotion du développement, notamment de l'économie néo-libérale. Le néo-libéralisme actuel comprend, entre autres, la primauté du marché et la réduction du rôle joué par le gouvernement dans la société économique et civile. Une vaste industrie intellectuelle bien financée produit et diffuse ce discours néo-libéral. Outre les institutions publiques comme la Banque mondiale et le FMI, avec leurs cellules de recherche économique et leurs innombrables documents de synthèse, cette industrie comprend de prestigieuses universités. De même, les "think tank" du monde de l'entreprise, tels que Brookings Institution, Cato Institute, et Heritage Foundation, disposent de chercheurs attirés, publient des articles de recherche, des livres et des pages Internet très exhaustives, qui ont une importante influence sur les décideurs politiques. En faisant une promotion non-critique du développement, ces discours conventionnels dissimulent la manière dont la rareté est fabriquée.

Synthèse

L'opposition développé/sous développé peut être perçue comme un couple dans lequel la catégorie que l'on appelle "développé" est l'élément privilégié. Les pays pauvres suivent les pays développés dans l'espoir que cette voie les sortira de la pauvreté. Mais le développement n'a pas éradiqué la pauvreté, et il ne pourra jamais le faire. Ma proposition est la suivante : plutôt que de s'acharner à vouloir le développement, penchons-nous sur la façon dont ce dernier engendre la rareté, en examinant ce processus dans un ensemble de relations. Au niveau technique, le développement a ignoré la logique de l'utilité finale de la production, créant ainsi de la rareté. Au niveau social, le développement a créé une structure de classe qui a privilégié les intérêts étroits du capital aux dépens des intérêts plus généraux du travail en tant que producteur et consommateur. Au niveau culturel, le développement a

entraîné l'érosion des capacités indigènes et la promotion d'une formation identitaire basée sur le consumérisme. Au niveau politique, le développement a renforcé le pouvoir souverain et réduit les capacités de la société civile à résoudre ses problèmes par l'exercice du pouvoir non-souverain. Au niveau écologique, le développement a remplacé le pouvoir reproductif de la nature par le pouvoir productif du capital industriel. De plus, en dégradant l'environnement, le développement a contribué à la détérioration des bases matérielles de la production. Au niveau intellectuel, le développement a produit un puissant discours qui fait la promotion du développement économique comme solution à la pauvreté, et qui dissimule les mécanismes de construction sociale de la rareté.

Si le développement crée de la rareté, il s'ensuit que le manque de développement ne peut être la cause de la pauvreté. Mais il faut résister à la tentation de vouloir à tout prix trouver une nouvelle "solution alternative", car il est impossible de trouver un tel espace utopique en dehors de notre monde quotidien. Pour résoudre le problème de la pauvreté, il faut procéder en analysant les détails de la construction sociale de la rareté, dans un vaste réseau de relations. Cet exercice permet de repérer d'innombrables lieux où il est possible de transcender le cadre existant du développement et d'avancer vers un état de post-développement.

Traduit de l'anglais par Lucie Périneau

> Le « Post It » ou l'Après de l'Après

Michael Singleton (Anthropologue, Belgique)

L'anthropologue que je suis a toujours l'impression de tomber comme un cheveu bien léger dans une soupe très épaisse, aujourd'hui j'ai l'impression d'être comme un agnostique dans une réunion ou mouvement charismatique parce que vous avez l'air vraiment de croire sérieusement au monde de demain.

Il y a deux siècles déjà, en 1950, je me trouvais à Londres gamin où j'ai vu pour la première fois un de ces hommes sandwich et devant il avait un panneau où il annonçait un traitement d'amaigrissement en six mois. Et derrière un autre panneau qui annonçait que la fin du monde c'était pour demain. Et là il fallait pas être grand clerc pour se rendre compte qu'il y avait une certaine contradiction apocalyptique dans les annonces. Vous connaissez tous aussi Fukuyama, depuis dix ans selon lui c'est déjà la fin du monde, on est déjà au-delà des dates limites et ces annonces apocalyptiques, qu'elles soient religieuses ou profanes nous font sourire, parce qu'effectivement elles sont toujours dépassées par des événements, par des lendemains qui parfois chantent, qui

parfois déchantent mais il y a toujours un lendemain, un après de l'après. La fin annoncée n'en finit jamais d'arriver.

Nous rigolons beaucoup moins néanmoins quand nous avons affaire à des messies militants millénaristes du genre « le temple solaire » qui font passer les gens du jour au lendemain à l'après via un suicide collectif, un vrai massacre des innocents. Parce que ces utopies nous paraissent des "atopies" des non lieux infernaux, des non lieux absolus. En 1658 un archevêque irlandais a établi la date de la création du monde un dimanche du 23 octobre 4004 ans avant le présent et il était convaincu comme la plupart de ses contemporains chrétiens que la fin du monde s'annonçait pour demain. Il était plausible dans cette perspective là d'imaginer que pour l'essentiel tout avait été dit, tout avait été réalisé et que les trésors inépuisables de la bible par exemple ne pouvait effectivement pas s'épuiser avant la fin du monde qui s'annonçait pour bientôt.

Ces court-circuitages chronologiques, ces télescopages du temps, ces matraquages mystiques nous paraissent effectivement saugrenus pour nous militants pour l'avènement d'un monde réellement meilleur, fait de main d'homme solidaire. Ce monde-là nous l'imaginons à portée de main, c'est pour demain ou presque. On ne peut pas activer les énergies humaines comme l'aurait dit Teilhard de Chardin si la fin est toujours post-posée. Il faut vraiment que la fin soit vraiment presque tangible.

Mais cette vision là, d'un point de vue scientifique, bien que je ne sois en rien scientifique, et surtout au vu de l'ailleurs de l'Afrique profonde que j'ai connue en tant qu'anthropologue, ne paraît pas moins équivoque ou moins ethnocentrique que tous ces militantismes messianico millénaristes d'antan. Nos espoirs peuvent paraître aux africains que j'ai connu il y a déjà quelques générations dans l'Afrique profonde, des espoirs tout aussi eschatologiques, si vous voulez, que ces lubies de nos ancêtres immédiats ou de certains de nos contemporains. Parce que nos visions sont toujours à base d'une "immondialiation", il y a un monde immonde qui se dégrade de jour en jour et si on n'intervient pas, si le destin ou dieu n'intervient pas immédiatement eh bien c'est l'apocalypse now c'est la fin des haricots et donc nous sommes nous les post-mondialistes tout aussi inféodés à notre insu à une sorte de vision judéo chrétienne du temps.

Nous savons que cela va de mal en pire et nous espérons que de notre vivant ou presque ça peut aller nettement mieux. D'un point de vue scientifique ce télescopage du temps ne paraît pas très plausible. Ici je fais référence à un article d'une revue scientifique française et pour nous qui sommes en marge de l'hexagone quand ce sont les pontes parisiens qui nous disent ça il faut le croire, donc j'ai lu quelque part que nous avons derrière nous, à gauche si vous voulez, 3 millions et demi d'années sur le dos au bas mot et devant nous l'équivalent avant que l'espèce ne soit transformée en autre chose ou tout simplement implose. Néanmoins nous avons toujours ce court-circuitage, prenez le slogan "la santé pour

tous en l'an 2000". On l'a modifié un peu c'est pour l'an 2010 mais c'est toujours pour l'immédiat. Nous avons du mal à imaginer que cela va durer encore au bas mot pour 3 millions et demi d'années devant nous. Alors supposons que nous les anti-mondialistes nous gagnions la bataille, est-ce que la guerre est définitivement gagnée pour tous ces millions d'années qui nous restent encore à vivre ? Quand j'essaie d'expliquer cela à mes enfants, je suis comme vous, je ne rêve que d'un monde meilleur et dans lequel ils pourront vivre heureux, quand je leur explique cette vision-là ils me disent "si on a bien compris votre monde à vous c'est qu'on va bouffer bio et baiser cool jusqu'à la fin des temps " et on en aurait pour 3 millions et demi d'années ? Donc il faut contextualiser nos rêves dans ce réalisme de long terme qui, disent les scientifiques, est plus ou moins inéluctable. On va pas se faire ramasser par une comète comme les dinosaures, on a quand même les moyens de limiter les dégâts, donc on est parti pour au moins 3 millions et demi d'années.

En tant qu'anthropologue, ce sont des cultures non occidentales dites primitives qui m'interpellent le plus. Je ne suis pas mandaté par ces braves gens, par les derniers de la terre pour parler en leur nom mais, en tant qu'anthropologue, l'autre, l'altérité me donne à penser et c'est cette pensée-là que je vous donne gratuitement ce matin.

A la fin des années 60 je me retrouvais dans un village socialiste, Uujamaa, au fin fond de la Tanzanie, avec des gens qui cultivaient sur brûlis, c'est du jargon pour dire que chaque année on déboisait, on avançait tous azimut dans la forêt, en permanence. Les gens savaient d'où ils étaient partis, en faisant un peu d'ethno histoire certains me dirent "il y a quelques générations on était partis du côté du Rwanda" et les autres disaient "nous c'était du côté de Dar Es Salaam", d'autres encore descendaient du nord, donc tous ces gens savaient d'où ils venaient mais n'avaient aucune envie, aucune nostalgie de retourner en arrière. Ils n'avaient pas l'impression que le monde était mal parti, qu'il y avait une sorte de péché originel qui avait tout salopé et que nous étions dans une vallée de larmes et qu'à la fin il fallait remonter au ciel. Comme tout était plat tout était cool, il n'y avait aucune idée même de création du monde, on a du mal nous qui disons il faut toujours penser aux origines, ces gens-là prenaient tout comme allant de soi.

Et chaque année on avançait les uns à gauche, les autres à droite mais sans qu'il y ait un sens, dans tous les sens du terme, on allait pas vers un but, on n'avait pas un goal, une finalité on avançait presque à notre insu parce que ce qui comptait c'était cette espèce d'épaisseur existentielle dans les médias. On était ensemble, on avait presque rien mais on était ensemble et ce être ensemble paraissait justifié, le sens même de la vie. Il y avait du progrès dans le sens étymologique du terme, on mettait un pas devant l'autre mais il n'y avait aucune idée d'un progrès, qu'on devait progresser vers une fin du monde, ou un soubresaut, ou à travers un seuil critique pour se retrouver dans un monde meilleur, ces gens-là ne rêvaient pas de radicalement

autre chose que ce qu'ils avaient à portée de main. J'appelle ça une sorte de philosophie et pratique du monde nomade, ces gens-là étaient foncièrement nomades. Ils allaient de l'avant un point c'est tout, ils étaient aussi pragmatiques et flegmatiques que mes ancêtres à moi. Rien à cirer du passé, rien à espérer de l'avenir, on va de l'avant ensemble. Et cela suffit, dans une sorte de spirale, de ressort horizontal, ce n'est pas un ressort qui spiralerait vers le point oméga ou la fin du monde ou je ne sais quoi.

D'autres voix du sud nous font miroiter d'autres voies d'avenir, Serge a parlé hier de ce que les Peuls lui ont donné à penser. Il y a beaucoup d'autres "cas" qui peuvent nous donner à penser à nous les occidentaux ou les anti ou post mondialistes. On dit souvent que les primitifs avaient une vision très nombriliste, très anthropocentrique mais il n'y a rien de plus anthropocentrique, de plus centré sur le destin humain que le développement. Le monde en dehors du monde humain est tout simplement à notre service, au service du projet du progrès humain. Mais allez en Amérique latine chez ces peuples qui vivent dans la forêt amazonienne : ils vivent en fonction de leur projet humain, de leur identité intentionnelle humaine mais ils acceptent que chaque espèce puisse être centrée sur son propre projet. Il y a beaucoup d'espècentrisme mais aucun n'est exclusif de l'autre, ce qui rejoint presque à la lettre et sûrement en esprit tout ce mouvement des écologistes radicaux. Je crois qu'on devrait dans ce genre d'aréopage tenir compte de cette multiplicité de voix, et de voix qui nous viennent d'ailleurs, qui sont autant d'autres qui ne démolissent pas nos choix à nous mais qui les relativisent, les contextualisent.

Où est-ce que je veux en venir, vieux nomade nominaliste que je suis ?

Je ne prêche pas pour une chapelle contre une autre, il ne s'agit pas de savoir qui a absolument raison ou totalement tort. Mais d'autre part il ne s'agit pas de se lancer dans des synthèses faciles, dans des bricolages boiteux. Il y a des incompatibilités, des choix exclusifs.

Non seulement comme une mise en relation mais comme un rapport, il y a un rapport de l'autre qui doit nous interpeller, qui devrait à la limite nous inspirer. Toutes ces autres chronologies et logiques du temps doivent nous donner à penser non pas pour nous démobiliser mais pour nous faire comprendre, en fonction de ce schéma de la longue durée, qu'à la limite il y aura un monde après le monde immonde dans lequel nous nous trouvons actuellement. Je ne suis pas toujours sûr qu'en voulant pluraliser les mondes de demain on sert la cause, il y aura, inch'allah, un monde meilleur et cela sera un monde tout aussi singulier que celui dans lequel nous vivons actuellement, mais ce n'est pas la fin du monde; il y aura un post post développement et un post post post développement, jusqu'à la fin, jusqu'à une fin qui pour les uns va être une sorte d'apothéose, une sorte d'exaltation scatologique où l'on va disparaître dans le décor divin. Pour mes braves Waconongos, je crois qu'on va de l'avant jusqu'à épuisement du sujet, on va disparaître dans le décor et après ! Cela vaut la peine de cheminer, d'aller de l'avant ensemble. De toute façon je vous donne rendez-vous à vous qui croyez à la réincarnation à un colloque qui se tiendra en 2 million 2002 pour discuter de tous ces post post post.

Débat

Un intervenant

J'ai retenu une thèse comme quoi le développement est une thèse de l'imaginaire occidental. J'ai eu la chance de vivre au Cameroun pendant quelques années et de l'autre côté qu'est-ce que le développement dans l'imaginaire africain ? L'impression que j'en ai est que le développement est un phénomène mystique, c'est une conception complètement différente de ce qu'on peut avoir ici, c'est comme si le monde matériel n'était que l'écume du monde spirituel, il n'y a pas de dualité entre la matière et l'esprit, et la richesse matérielle c'est un signe de la richesse spirituelle. Donc le développement dans ce contexte c'est

un phénomène extrêmement important, c'est quelque chose de nodal. Pour certaines personnes, vu comment elles en parlent, ce développement est presque un objet. Ainsi j'ai discuté avec un vieux du côté de Yaoundé, il m'a dit que dans les années 1500 les portugais sont venus et ont récupéré, volé le développement, c'est-à-dire une espèce d'objet, un réceptacle, et l'ont apporté en Europe, il y a une espèce de spoliation originelle.

Remettre en cause le développement c'est bien, mais dans ce contexte là est-ce que ce ne serait pas une ruse ultime de l'homme blanc pour priver les africains de ces richesses et les priver de la

prospérité ? On a parlé de croyance, de religion, on est tout à fait dans la religion du développement, comment faire ? On va remettre en cause le développement, parler du bien-fondé du post développement mais comment faire passer la pilule dans ce contexte là, comment être crédible pour parler du post développement ?

Jacques Toledano

Je fais partie des Amis du Monde Diplomatique. La population urbaine s'est énormément accrue en occident les derniers siècles et elle tend à croître aussi dans les pays du tiers-monde, pour ne pas dire en voie de développement,

mais paradoxalement sans qu'il y ait développement économique ni social ni environnemental. Le problème c'est que face à une population urbaine assez importante, il y a quand même des modes de vie économiques, sociaux et environnementaux, qu'il faut que la population maîtrise. Le développement durable préconise l'agenda 21 local qui n'a aucun intérêt si on applique uniquement les domaines environnementaux sociaux et économiques sans participation réelle démocratique des citoyens, cela signifie sans la qualité institutionnelle qui va permettre non seulement aux élus d'avoir une délégation et d'orienter le développement mais aussi permettre à la population de maîtriser par une démocratie participative l'ensemble des projets. Je me demande comment dans ce cas là, avec une population urbaine, on peut appliquer un développement adapté à la demande de la population locale qui maîtrise réellement les projets que les élus orientent.

Philippe Dufour

Je suis directeur de recherche à l'institut de recherche pour le développement. J'ai une piste de réflexion qui est l'observation de la nature, car en fait je suis chercheur en écologie et je m'intéresse au fonctionnement des écosystèmes en général. Quand on observe la nature on travaille sur des écosystèmes qui sont en contact l'un avec l'autre, on observe que c'est toujours l'écosystème le plus sophistiqué, le plus développé, le plus mature, celui qui a la plus grande structuration, la plus grande diversité qui exploite toujours l'écosystème le moins développé. J'ai travaillé sur des lagunes tropicales, sur des lagon d'atoll, mais je vais prendre l'exemple de la montagne qui est un système frustré, simple, originel, un monde minéral. La montagne est toujours exploitée par la vallée, par la plaine, alors que le lac lui exploite la plaine, les roselières qui sont autour, son bassin versant. La montagne essaye de se développer, un petit morceau de lichen pousse sur un rocher, un peu d'herbe pousse dans un trou et

puis survient un orage et le lichen est balayé et va enrichir la vallée qui est en dessous. Un chercheur, Serge Frontier disait donc, c'est une piste de réflexion, « pour que la plaine arrête de se développer il faut créer un barrage parce qu'en amont, la matière organique qui a été créée par la montagne va s'accumuler et on va pouvoir créer quelque chose qu'on appelle le développement ».

Ma question ce serait donc de créer un groupe de réflexion à partir des données d'observation de la nature, des données écologiques, pour voir comment on peut les généraliser, comment elles sont adaptables, une espèce d'écologie généralisée qui inclue l'homme également.

Ruth Argandonia

Ayer yo quisé tomar la palabra pero esperaba la intervencion de hoy que nos da una precision de este desarrollo que rechazamos. Yo quiero presentarme, me llaman Ruth Argandonia, soy de bolivia y he trabajado en varios paises latinoamericanos hace mas de 30 anos, he trabajado tambien un poco en africa y en el sur de asia, y tengo un experiencia muy grande de trabajo en el desarrollo. Entonces estoy hoy en esta reunion porque estoy completamente de acuerdo que hay que ir contra este desarrollo que tratamos que caracterizar ; como negativo para la especie humana. Sin embargo quiero decirles algo que es muy caro en mi corazon. En los anos 58 que trabajamos en Colombia nosotros hicimos una experiencia con unos profesores de sacar una cosa muy practica. Los estudiantes de la universidad hacia los problemas populares, hacia el campo para que puedan tener una vision mas objetiva de su pais de sus campesinos de la gente del pueblo pobre. Y saben el resultado que nos ha dado ese proyecto y otros : nos han matado mucho de nuestros dirigentes porque el poder tenia mucho miedo de esta reaccion humana. Mas tarde en Chile teniamos la lucha de los que no tienen techo y la gente se ha organizado para esto espontaneamente,

se han creado estructuras de base. Hablamos hoy dia del Brasil, nosotros hace 35 anos hemos tenido experiencias como la que se muestra ahora en el brasil pero no hemos tenido la difusion que hoy en dia existe. Muchos de nuestra gente del pueblo ha muerto. Algunos dirigentes y les voy a citar uno porque se ha hecho famoso, no por lo que hizo tecnicamente sino porque desesperado se puso en la guerilla de Colombia y murio, Camilo Torres, yo trabajé 8 anos con el.

Que esperamos de un coloquio como este ? Que tengamos hoy en dia, puesto que hay una contestacion, la posibilidad de contar con una estructura internacional donde este tipo de experiencias que responden a las necesidades concretas de los pueblos que se van a realizar porque yo tengo la experiencia que si la gente responde, tengamos un oreja atenta para que no los sigan matando gentes del pueblo, y que se meten a trabajar en empresas tan peligrosas contra el poder economico y politico en cada uno de nuestros pueblos.

Un intervenant

Je suis d'accord avec tout ce que j'ai entendu ce matin, sur le constat des inégalités qui s'accroissent, le piège de la dette, l'esclavage, mais ce que je voudrais vous demander c'est comment pourrait-on passer, et là je cite Edmond Maire, de l'incantation à l'action. Autrement dit comment fait-on pour empêcher le loup de se mettre à la place de la grand-mère ? J'ai bien compris qu'il faut prendre un autre train dans la direction opposée mais ce train où est-il, comment est-il fait ? Supprimer les programmes de lutte contre la pauvreté si j'ai bien compris, d'accord, j'ai été impressionné par la déclaration d'Aminata Traoré hier qui disait l'Afrique s'en sortira peut-être si elle est délivrée du développement, j'espère qu'elle a raison mais qu'est-ce qu'on met à la place ? Rien ? Que devient la solidarité, que devient le partage ? Si vous me permettez de continuer j'ai une autre

question. Dans cette salle y a-t-il des gens qui font une différence entre les mines anti-personnel et la pénicilline. Pour les mines, il ne peut pas y avoir de bon usage, pour la pénicilline, il arrive qu'il y ait de mauvais usages. Mais il y en a de bons. Je veux dire que deux produits du progrès technique et scientifique n'ont pas la même valeur, je 'excuse, avec mon esprit colonisé par la culture occidentale j'emploie le mot de valeur, j'espère que vous ne m'en voudrez pas. Nous sommes à la recherche de bonnes pratiques, comment faire en sorte que les humanités que nous avons vues ce matin dans votre film si remarquable soit moins exposées aux mines anti-personnel et plus exposées aux bons usages de la pénicilline ?

Dernier point, n'y a-t-il pas un glissement de sens qui nous menace ? J'ai entendu dans la bouche de monsieur Rist, je crois, que je ne connais pas, « lutter contre la pauvreté et ensuite lutter contre les pauvres ». Pour moi je fais la distinction entre les programmes de lutte contre la pauvreté qui ne sont pas obligatoirement des programmes de luttes contre les pauvres. De même on a cité comme une source de mal les banques de données. Je m'excuse ce n'est pas comme les mines anti-personnel, qui n'ont qu'un mauvais usage, dans les banques de données comme dans toute source de progrès technique, il peut y avoir un bon usage ou un mauvais usage, quand je cherche une information et que je la trouve en deux minutes sur internet je sais que je suis un privilégié, mais je suis heureux de trouver cette info sur internet. Le progrès technique n'est pas forcément une malédiction et je voudrais que vous vous exprimiez sur « du bon usage du progrès technique ».

Edward Goldsmith

Je voudrais l'avis de Gilbert Rist sur mon interprétation personnelle de l'histoire du petit chaperon rouge, puisqu'on y revient. Premièrement pour moi le loup c'est la forêt, c'est la nature, la grand mère c'est la civilisation, le petit chaperon rouge c'est l'aspect anti-nature de la civilisation, la petite fille tue sa

grand mère et incrimine le pauvre loup tout à fait innocent et de cette façon elle justifie la destruction de la nature par la civilisation.

Un autre intervenant

Ne pensez-vous pas que la marche du progrès qui se veut inéluctable et qui se présente sans essai et sans erreur ressemble au terrorisme du projet : un « sans projet » devient plus suspect qu'un « sans papier » ?

Il existe un mouvement pour l'annulation de la dette j'aimerais savoir si vous êtes en accord ou non avec ce mouvement et pourquoi.

Gilbert Rist

Je ne pense pas que je vais répondre à toutes les questions. En ce qui concerne l'interprétation de Monsieur Goldsmith, bien sûr on peut interpréter le petit chaperon rouge autrement, simplement vous déviez un petit peu de l'histoire, à mon souvenir le petit chaperon rouge n'a pas tué sa grand mère c'est quand même le loup qui l'a mangé avant, il y a un peu une divergence entre nous.

C'est vrai que j'ai mélangé, ne pensant pas que j'avais fait un lapsus, j'ai parlé aussi bien de la lutte contre la pauvreté que de la lutte contre les pauvres. Alors effectivement vous vous dites que vous êtes d'accord avec le premier mais pas avec le second; malheureusement, je dirais que c'est souvent la même chose et on peut le déplorer mais j'entends que sous couvert de lutter contre la pauvreté on finit par lutter contre les pauvres, si vous voulez en avoir des témoignages éloquentes je vous invite à discuter avec Majid Rahnema qui est dans cette salle et qui a beaucoup travaillé sur ce sujet.

Que fait-on à la place ? C'est toujours la question piège et c'est toujours difficile de répondre à la place des autres précisément. Alors je ne peux pas véritablement répondre pour l'ensemble de l'humanité ou l'ensemble des gens qui sont dans cette salle, je peux simplement dire ce que je fais moi. Je suis professeur, personne n'est parfait, suisse de surcroît,

j'y peux rien, je pense que dans ma situation ce que je peux faire c'est de remettre en question les présupposés du système économique que nous connaissons. Je crois que ce système économique est fondé sur des présupposés inacceptables parce que la lorgnette à travers laquelle nos amis économistes regardent la réalité est une théorie qui leur permet de voir un certain nombre de choses qui existent par exemple le marché, les relations marchandes, mais que toutes sortes de relations qui existent aussi et qui ne relèvent pas du marché sont exclues de la lunette économique. Donc il faut commencer à travailler sur imaginer, inventer une autre théorie économique. Et puis maintenant les gens vont pouvoir, dans les différents pays où ils sont, inventer d'autres choses.

Question de la salle :

Pour les 800 millions de personnes qui souffrent de malnutrition, vous leur proposez de réfléchir ? Cela ne me paraît pas suffisant !

Gilbert Rist

Vous avez raison de m'interpeller. Je ne peux pas résoudre le problème des 800 millions de personnes qui meurent de faim ou des 1 milliard 200 000 personnes qui ont moins d'un dollar par jour. Je suis où je suis, je vous donne la réponse pour moi. Si on crée un mouvement, celui dont vous parlez par exemple, dont vous êtes membre, pourquoi pas mais c'est une réponse collective et moi je vous donnais une réponse personnelle.

J'ai bien entendu Monsieur souligner que l'écosystème le plus développé exploite toujours le moins développé, c'est probablement vrai dans l'ordre de la nature je vous fais totalement confiance, est-ce qu'on peut comme ça transposer ce qui est vrai dans l'ordre de la nature à l'ordre du social ou de la culture ? Très souvent on a fait cela et la notion de croissance comme celle de développement est une notion qui a pris son essor précisément au moment où notre cher ami Darwin a expliqué ce que c'était que le développement et c'est à partir de là

que tous les malentendus se sont créés. Vous savez les liens qu'il y avait entre Marx et Darwin et ce n'est pas probablement un hasard.

Pour l'imaginaire africain, il faut revenir à ce que disent les africains du développement, je pose souvent la question aux étudiants qui viennent d'avoir leur diplôme à l'institut, diplôme d'étude approfondie d'études en développement, vous rentrez chez vous et si votre grand-mère vous demande ce que vous avez fait pendant une année ou deux à Genève comment allez-vous le lui dire dans votre langue maternelle ? Comment allez-vous lui expliquer que vous avez travaillé sur le développement ? Et là très franchement je vois les africains blêmir et me dire c'est vrai chez nous il n'y a pas de mot pour dire ça. Ou alors il faut utiliser des périphrases, un Andin à qui j'ai demandé comment on disait en Quechua, en Aymara m'a répondu c'est très compliqué mais si vous voulez une définition approximative c'est « travailler joli pour le prochain lever du soleil ». J'ai trouvé ça merveilleux, cela n'a aucune visée théologique comme celui dont nous parlons ici, c'est une définition qui me convient et on n'a pas besoin de s'agiter autour du mot développement pour avoir un progrès et une accumulation constante.

Serge Latouche

Bien sûr on est d'accord avec l'annulation de la dette, cela fait partie du consensus mou, mais cela ne résout rien du tout. C'est à dire que si les règles du jeu ne sont pas modifiées, on annule la dette on remet les compteurs à zéro et dans dix ans on se retrouve au même point. Tout le problème est là, je suis beaucoup plus favorable à la répudiation de la dette, j'aimerais bien que quelques pays aient le courage de répudier la dette. On me dit c'est pas possible les institutions internationales vont prendre des mesures de rétorsion, je suis très sceptique, je pense qu'il n'y aurait pas de mesure, et les pays ne pourraient s'en trouver que mieux. En revanche ce n'est pas très réaliste plutôt pour des raisons

politiques. C'est à dire que si un pays répudie la dette, je suis sûr que quelques jours après la CIA fomenté un coup d'état et met un autre pouvoir à la place. On a vu que le Chili d'Allende qui était un état autrement plus solide que la plupart des états africains, a été victime d'un coup d'état pour avoir nationalisé quelques firmes transnationales. Alors imaginez si demain le Burkina Faso décide de ne pas payer sa dette ce qui se produirait. Il est évident que ce n'est pas sur le plan économique que cela se produirait c'est sur le plan de l'ordre politique mondial.

Autre question posée si on supprime le développement que devient l'Afrique ? Rien ?

Pas du tout, si on supprime le développement on libère les énergies africaines, c'est-à-dire que les africains se réapproprient la possibilité de penser par eux-même leur propre situation au lieu de la penser à travers les catégories occidentales, se réapproprient leur identité. C'est la condition même de la réappropriation de l'identité, pour pouvoir apporter à ces problèmes c'est à dire aux problèmes de l'Afrique telle qu'elle les ressent elle-même, des remèdes. Parce que nous, nous disons les africains sont pauvres, mais aucun africain, ou très peu, se pense comme pauvre, ils pensent qu'ils ont des problèmes, des difficultés. De la même façon que le mot développement n'a pas d'équivalent dans les langues africaines, le terme qu'on utilise généralement pour désigner la pauvreté c'est le terme qui désigne « l'orphelin », on dit « pauvre » au Sénégal non pas celui qui n'a pas de ressources mais celui qui n'a pas de parenté, personne pour le soutenir, parce que dans une société communautaire c'est la communauté qui est pauvre ou riche, est pauvre celui qui est exclu, mais dans la communauté on se serre les coudes, donc la communauté peut avoir des difficultés mais elles ne sont pas vécues comme pauvreté.

Donc à partir du moment où l'Afrique récupère la capacité d'avoir son identité elle a aussi la capacité origi-

nale de trouver la solution à ses problèmes, peut-être de vivre comme disait Michael comme nomade pour aller ailleurs sans avoir un projet d'avenir, en ayant tout simplement un projet présent, c'est déjà énorme d'avoir un projet de présent.

Michael Singleton

L'incantation pour moi est une action, j'ai dansé pour la pluie en Tanzanie et il a plu ! On ne danse pas hors saison, on ne va jamais danser pour la pluie en saison sèche, et moi je crois que le moment est opportun et que la parole est une action. Si l'Afrique m'a appris quelque chose c'est que parler ça produit.

Le développement fait figure d'un objet en Afrique, c'est tout à fait vrai, quand vous analysez de façon ethno-linguistique comment les gens parlent du développement, cela fait objet. J'étais en Tanzanie et j'ai rencontré des jeunes qui avaient vécu pendant des années en vendant du charbon de bois qu'ils fabriquaient eux-mêmes, pour moi c'était déjà un projet, ils étaient déjà autogestionnaires d'un projet. Ils sont venus à la mission avec un sac de sous en disant « on veut acheter un projet ». Et cela a fait tilt dans ma tête ! Au Sénégal aussi on a été dans un village on a dit, faisons l'inventaire de vos projets et ils ont dit nous avons trois puits, deux sont des projets et un ne l'est pas. Les deux qui sont des projets ont été faits par des toubabs tandis que le troisième c'est un puits que le marabout a payé. En Afrique si vous vivez avec les gens, si vous les écoutez, vous rendez compte qu'ils sont totalement décalés par rapport à ce que nous imaginons être un universel univoque, le développement.

J'ai fait beaucoup de projets de développement en Tanzanie, j'ai amené un petit tracteur chinois, coopération sud/sud en quelque sorte, les gens l'ont complètement bousillé. Mais ils s'excusaient en disant on est pas très doué pour le développement. Mais ce qu'ils en ont fait m'a toujours interpellé : les chasseurs d'éléphant sont venus me dire

en cachette « les billes de votre petit tracteur qu'est-ce que vous en faites ? », je les voyais venir de loin ils voulaient les avoir comme balle pour leur fusil de fabrication artisanale. J'ai dit un kilo d'éléphant par mois et ils sont à vous. Et puis les brasseurs de bière locale m'ont dit « c'est vrai on est pas fait pour le

développement qu'est ce que vous allez faire avec les tuyaux en plastique de votre tracteur ? » J'ai dit deux litres de bière par moi et c'est à vous. Et je crois que l'Afrique est capable de redécoller, de retravailler, d'utiliser nos bazars à nous et de tirer son plan, en toute innocence de cause, ce qui me fait dire que

ce que nous appelons le développement, qui est notre identité même, est vécu par les autres comme une fête. On a été développé, on a eu un bulldozer, il est foutu ; on a eu un dispensaire, on y va plus ; on a des poulaillers mais on a bouffé les poules ; on a été développé et c'est bon. •